

Noeud coulant de Michaël Trahan

Guillaume Asselin

Number 252, Spring 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78001ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Asselin, G. (2015). Review of [*Noeud coulant* de Michaël Trahan]. *Spirale*, (252), 64–65.

Fondu au noir

PAR GUILLAUME ASSELIN

NŒUD COULANT
de Michaël Trahan
Le Quartanier, 174 p.

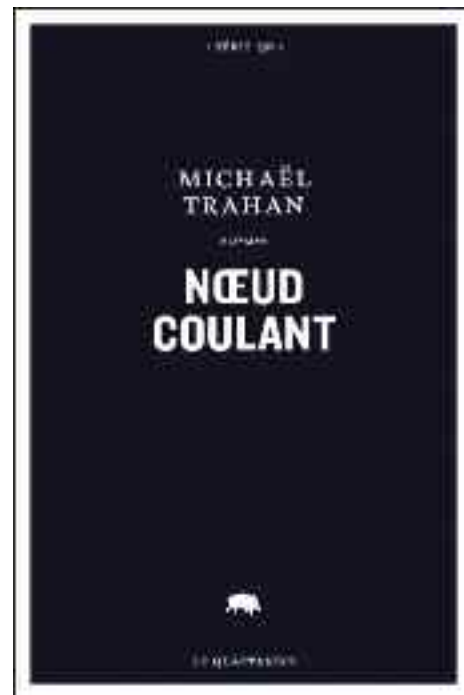
Doublement couronné par le prix Émile-Nelligan (2013) et celui du festival de la poésie de Montréal (2014), chaleureusement salué par la critique, ce premier recueil de Michaël Trahan est écrit dans la lumière tremblée-étranglée de l'allumette que le poète fait craquer en liminaire comme un flambeau modeste et minuscule à la lueur persistante duquel il nous découvre une suite de paysages nocturnes et de chambres claustrophobiques. Un peuple de murs, d'angles, de lignes et de saillies forme ce décor minimaliste, plutôt abstrait, parsemé de fenêtres et de forêts, ne laissant voir que « *le contour des choses / parties en fumée* ». L'on y progresse comme au milieu de ruines, sur la corde raide d'un univers en éroulement composé de monceaux, de décombres et de gravats – « *les résidus de la détresse en morceaux* ». Chus de nulle part, ils jalonnent et jonchent l'espace comme autant de bétyles et de bornes d'aucun chemin, moignons d'un corps mystique dont on égrène les membres équarris roulant à l'abîme où tout semble devoir aboutir. Corps sans organes dont les membres, détachés de l'anatomie auxquels ils sont normalement asservis, migrent vers de nouveaux arrangements pour, se mêlant de manière inusitée sous l'espèce de noces sauvages, synesthésiques, former des constellations inédites qui nous regardent « *de l'autre côté du noir* », du dedans de la chair retournée, mystérieusement tuméfiée : « *au fond du puits coule / dans le sexe ce qui fait visage* ».

NO MAN'S LAND

C'est sur un mouvement de chute que s'ouvre ce petit monolithe noir comme la mort dont il ne cesse de faire entendre les « *bruits d'os* » : « *tombe / dedans masse dedans noir tombe* ». Tombé qui est aussi

celui d'une parole catastrophée, sismique, spasmatique d'où les mots filtrent comme à travers un crâne défoncé, fracassé, les dents vissées sur le vers qu'elles font crisser aux charnières et aux encoignures, alors que les strophes, densément ramassées sur la page, prennent l'aspect d'épais « *blocs de langue* » taillés dans la matière fuligineuse et charbonneuse d'un désastre obscur dont le poète émiette lentement l'énigme, à la manière d'une Pythie devisant au-dessus des cendres refroidies du cauchemar. Ainsi se voit-on projeté dans un monde analogue au *bardo* dont parle le *Livre des morts tibétain*, cet espace intermédiaire séparant la mort de la renaissance où l'esprit est condamné, pendant un temps indéfini, à errer et à dériver comme dans un *no man's land*, sans espoir ni repères susceptibles de conforter cette marche vers le rien qui conduit jusqu'« *au bord du néant* ».

L'espace étrange où le poète nous invite à le suivre prend les allures d'une maison abandonnée, hantée par des présences fantomatiques se révélant, ici et là, avec des accents grand-guignolesques. Une « *lourde porte grince* » sans que l'on sache « *si elle s'ouvre / ou se ferme* », découvrant ici une ampoule se balançant nue au bout d'une corde où la lumière n'en finit plus d'agoniser, là un robinet gouttant comme pour creuser plus profondément l'étoffe de l'angoisse dont on découvre qu'elle peut se distendre toujours plus largement. Une main détachée de son propriétaire joue du piano quelque part au loin, suspendue au-dessus du clavier entre la



musique et le cri, cependant que l'infini cumule les fausses notes au bout desquelles le temps se met à brûler, noyé sous un incendie de larmes cassées. Ailleurs, un doigt se brise au bout de l'ongle qui gratte lugubrement la paroi, cependant que les cadavres s'amoncellent, le long des murs, prenant la pose pour cette « *photographie du pire* ».

MESSE NOIRE

On se croirait égaré dans un tableau de Francis Bacon aux chairs tordues, sauvagement écartelées, ruisselantes d'effroi et de bouches béant d'épouvante, les mâchoires bloquées sur l'horreur ricanante. À moins que l'on ne se soit fourvoyé dans l'ancre d'un forgeron fou que l'on imagine, sans peine, derrière ces

coups de marteau sous lesquels « *le visage se forge* » et « *l'œil se retourne* », comme celui de Cain dans sa tombe. Des relents de soufre et de messe noire traînent un peu partout sous ces lames aboyant dans le bruit du métal mouillé, en écho à ce fantôme de chien qui forme un bestiaire à lui tout seul, comme si du vivant et de l'animalité n'avait survécu que ce coursier surgi de l'enfer. Les crocs tressés à cette enfilade de couloirs et de cachots, il apparaît posté en gardien pour quelque veillée funèbre aux chandelles où personne jamais ne vient, où personne n'est attendu.

Au bout de ce grand désordre dont ce cartographe des espaces inhabitables fait savamment bruire les chaînes, « *une église ou un abattoir* » : en ces lieux troubles, il arrive que l'on voie double et que le saint côtoie le sang d'un peu plus près que ce à quoi nous ont habitués les prêtres drapés dans leur comédie

FAIRE CŒUR

Dans cet étonnant jeu de massacre où rien ne semble pouvoir tenir debout, où le sujet, ce pitre parlant, paraît avoir été dégrafé du squelette de sa voix inquiète d'en voir ainsi s'éparpiller la paille mouchetée, quelques formes, quelques êtres ou entités, quelques traits arrivent à surnager, ici et là, de peine et de misère, dont ceux du visage qui, ensanglanté, s'obstine à durer malgré les coups de marteau, le vide vorace et cette lèpre ontologique étendue comme un suaire sur la peau fanée du monde : « *j'ai beau saisir à deux mains / le masque de ce qui n'existe pas / un visage vient toujours* », où « *la joie s'empourpre* ». Visage atomisé, énucléé dont l'œil baladeur se promène un peu partout comme un boulet aveugle, à l'image de celui avec lequel Méliès a si bien éborgné la lune qu'elle ne s'en est jamais vraiment remise. Fouillant le noir où voir naufrage, il semble avoir été éjecté d'une gravure de Redon où

éclatées. « *Faire cœur* », c'est l'expression qu'emploie bellement le poète pour suggérer que quelque chose, tout de même, demeure qui fait fonction de centre, de foyer où quelques bribes de monde arrivent à se nouer en gerbes, à se souder et à se fédérer, un bref instant, autour d'un « *joyau de lumière* » ou « *un nœud de chaleur* ». Comme celui que forme la flamme de cette allumette par quoi tout a commencé, « *juste de quoi / faire cœur* » quand la vie vient à manquer.

*le cœur, le centre, le milieu
de la chose en feu, le cœur rouge
de la matière qui se consume,
le cœur bleu du néant retourné
sur lui-même, le cœur d'être là
où la langue s'apprête à défaillir.*

Chaque image arrachée à cette nuit des mots où parler presque défaille constitue un morceau de ce « *cœur d'appui* » contre lequel le poète « *fai[t] la somme du visible / jusqu'à ce qu'apparaisse / le cœur de la lumière / dans la gueule des chiens* ». Tout se passe comme si du corps de gloire censé s'être évadé du tombeau l'histoire n'avait rescapé que ce fruit rouge vif, cette masse blette où bat le pouls des ombres, ce bloc de sang caillé encastré comme un gong entre les artères du mystère dont l'auteur râcle et retourne les entrailles.

Le poète ne craint pas de plonger hardiment dans la peur, se frayant une voie originale dans ce massif de l'épouvante où il patauge tout à son aise.

d'opérette d'où le sacré s'est depuis longtemps évaporé. Le numineux et le *tremendum* que l'on avait bannis des temples et des cathédrales fait retour sous la forme de forces obscures et d'inversions inquiétantes : le vent s'est substitué à l'organiste pour faire gronder les tuyaux de l'orgue alors qu'en lieu et place de l'eau bénite on ne trouve plus que du « *désinfectant à mains* », comme pour mieux marquer le caractère concret et organique de la souillure, la possession l'ayant cédé à l'infection. En ce tabernacle de ténèbres érigé à l'usage des âmes damnées dont le diable lui-même n'a pas voulu, il faut que les zombies et leur évangile épidémique aient détrôné les anges et leur toucher de grâce pour que tout rende ainsi un son de gorge étranglée. Autrefois auréolée de lumière, baignant dans l'or impalpable des vitraux, la tête qui « *se répand / comme un sanglot* » n'est plus qu'un tombeau où tout un peuple de « *dormeurs troués* » s'ébrouent dans la négation comme dans un bain de cailloux.

l'oculus pullule – je pense notamment à *Vision*, qui montre un œil immensément suspendu dans le sombre où il fait rayonner les ténèbres sous l'espèce d'un cerne panique. De Redon nous voici soudain téléportés du côté de chez Hoffmann, cependant que « *l'œil s'ouvre / comme la main / pleine de sable* » dans le souvenir du *Sandmann* réputé pour jeter son gravier dans les yeux des enfants sans sommeil, interdits de veille.

Au sein de ce tohu-bohu général, ce pêle-mêle des choses rompues, fendues, brisées, dans cette nuit neigeant au-dedans des têtes coupées, enrôlées à l'image du reste dans une véritable danse macabre, une espèce de ballet de gueules cassées carburant aux sanglots et aux rêves estropiés, ne subsiste que ce qui s'assemble de façon spontanée, aimanté par la nudité où tout un chacun se trouve jeté, abandonné comme dans un vêtement trop grand pour qu'on ne s'y perde pas en compagnie des morts égrenant leur chapelet de fatigue et de lassitude aux billes

C'est un recueil percutant et décapant que celui-là, placé sous le signe d'un imaginaire aimanté par l'âcre beauté du morbide. Spéléologue des puits creusés dans l'eau dure de la langue qu'il tord, malaxe et découpe à l'image des corps si bien malmenés jonchant son cerveau ami du terrible et de l'effroyable, le poète ne craint pas de plonger hardiment dans la peur, se frayant une voie originale dans ce massif de l'épouvante où il patauge tout à son aise, sans jamais donner dans les facilités associées au genre. Je serais tenté de parler d'une parole lazaréenne, agonique et vitriolique, d'une poésie de la cruauté, en écho au théâtre d'Artaud, mâtinée d'accents baudelairiens et de motifs à la Michaux. L'ensemble est remarquablement servi par le graphisme dépouillé et aéré des éditions Le Quartanier, où le titre, carré, bien campé, se détache en grosses lettres blanches sur fond noir, à travers quoi filtre un peu de cette clarté qui donne toute sa profondeur à la nuit – à ce noir de noyé qui « *s'ouvre étrange* », « *là où ce qui brille / brise au-delà de lui-même* ». ⊥